

# L'ÉCRAN *français*

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA

TOUS LES  
MERCREDIS  
**10<sup>F</sup>.**

4<sup>e</sup> ANNEE

N° 49

5 JUIN

1946

UNE CAPE, UN LOUP DE VELOURS NOIR, UN HAUT-DE-FORME : **RAYMOND ROULEAU**, DANS « LE COUPLE IDEAL ».



## PAULETTE GODDARD PASSE PAR PARIS

Des Temps Modernes qu'elle tourne avec Chaplin, en 1935, avant de l'épouser, secrètement, à Mexico...



Les années d'apprentissage et de confirmation : *La Famille Sans-Souci* (1936), *Coup de Théâtre* (1938)



Films de terreur humoristiques : *Le Mystère de la Maison Norman* et *Le Mystère du Château maudit* (1940).



(Photo Keystone.)

...en route vers l'Allemagne où elle doit jouer pour les troupes d'occupation : pendant son séjour dans la capitale, les couturiers ont été son principal souci (voir l'article page suivante).

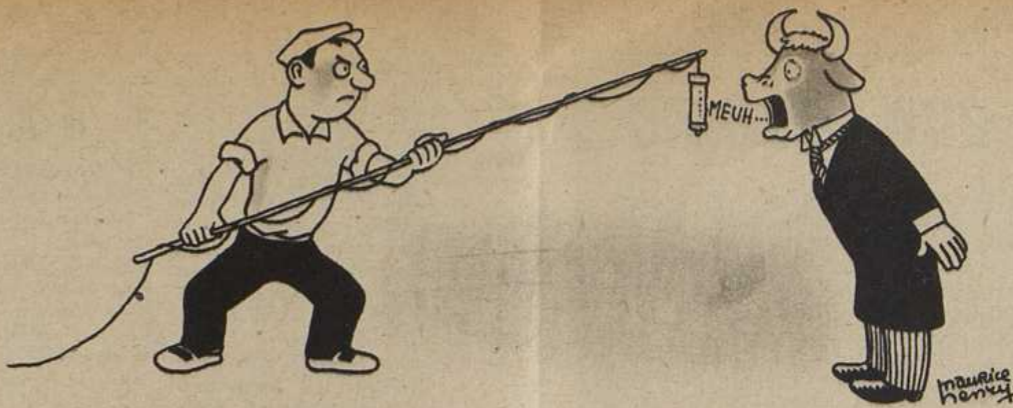
...au *Journal d'une Femme de Chambre* qu'elle vient de finir sous la direction de Renoir, avec son 3<sup>e</sup> époux.



Après la Libération, nous l'avons retrouvée, aventurière, dans *Par la Porte d'Or* (tourné en 1941)...



...et infirmière courageuse et dévouée à Corregidor dans *Les Anges de Miséricorde* (tourné en 1942).



## LE FILM D'ARIANE

Croquis à l'emporte-tête...

### FRANÇOISE ROSAY

CETTE grande femme osseuse au profil chevalin est de la famille de Nalèche (du *Journal des Débats*).

Ne pas confondre avec le *Journal de Suzette*.

C'est aussi la femme de Jacques Feyder.

Autant dire qu'il s'agit d'une dame.

Une assurance et une autorité qui ne pardonnent pas.

— Et que je ne vous y reprenne pas, mon petit ami !...

Le petit ami — quel qu'il soit — file doux, et Françoise Rosay le suit des yeux en haussant les épaules.

— Si je n'étais pas là!... murmure-t-elle avec une tiède indulgence.

J'ai eu la révélation de Françoise Rosay dans *Le Grand Jeu* où Jacques Feyder a presque réussi à nous faire prendre M. P. Richard-Wilm pour un acteur.

Françoise Rosay, elle, crevait l'écran. Assommée de chaleur, de dégoût, de drogue, son fourreau de soie noire collé à la peau par la sueur, traînant la savate, amère et maternelle, désabusée et tendre, elle dominait l'aventure romanesque en y introduisant une terrible vérité et l'image même de la déchéance morale et physique.

Elle formait avec Charles Vanel un couple sinistre et abominablement vrai. La voix précise et veule, le regard lourd, les gestes épuisés n'étaient plus d'une actrice composant un rôle.

C'étaient la voix, le regard et les gestes d'une femme qui devait exister quelque part, dans un bled, sous le soleil brûlant, écartant les mouches de son front d'une main molle tout en versant l'alcool de l'oubli dans le verre des légionnaires.

Françoise Rosay créait la vie en jouant le grand jeu.

A mon sens, elle n'a jamais été plus sensationnelle.

On ne peut dépasser la perfection.

Pourtant, elle nous a donné d'autres joies. L'égrillard vigaro de la Kermesse a une bonne place dans les souvenirs des amateurs de cinéma et la propriétaire de la Pension Mimosas sut exprimer avec une inimitable discrétion la tendresse d'une femme vieillissante pour son trop joli neveu.

L'éclair trouble qui lui parfois sous les paupières lourdes de Françoise Rosay est révélateur de toutes les inquiétudes, même des plus inavouables.

Souvenez-vous de Jenny, tenancière d'une maison louche, de sa haute silhouette implacable, des longues mains qui se tordaient d'angoisse sous un visage impassible et de la fureur sacrée animant la femelle aux prises avec un mâle trop jeune. Le rôle impardonnable était imposé aux spectateurs avec une puissance, une méchanceté et une pitié fort insolites.

Drôle de femme !... Drôle de drame !...

Dans ce dernier film elle se caricatura elle-même avec une verve vengeresse et un humour glacé qui n'en pensait pas moins.

Et je ne puis oublier que, sans Françoise Rosay, Jenny et Drôle de drame n'auraient sans doute jamais été tournés.

De ses longues mains de sage-femme, elle a aidé Marcel Carné à voir le jour et la lumière des sunlights.

S'il lui plait aujourd'hui de l'oublier, nous tenons à nous en souvenir.

Le Minotaure.



### CINEASTES EN SOUTANE...

DANS la grande salle du Palais d'Orsay, sous le regard narquois des amours qui s'accrochent aux ors du plafond, une centaine de convives déjeunent silencieusement. A chaque table, une vedette de cinéma assiste en face d'un prêtre. L'atmosphère est solennelle, compassée. On se parle en chuchotant, comme à la sacristie. Et l'on se montre timidement, à la table d'honneur, entre le col dur de M. Georges Pernot et la soutane de l'abbé Chassigne, secrétaire général de la Centrale Catholique du Cinéma, la robe pourpre du cardinal Suhard.

Le cardinal Suhard qui, tout à l'heure, a présidé la messe du cinéma à la mémoire des membres de la corporation victimes de la guerre ou de la déportation — victimes pour l'âme desquelles Son Eminence marque soudain un profond intérêt...

Mais revenons au Palais d'Orsay à l'heure des discours. Nous allons connaître le sens de la petite cérémonie organisée par l'O.F.D.A.

Et d'abord, qu'est-ce que l'O.F.D.A. ?

L'abbé Chassigne va nous l'expliquer.

L'Office familial de documentation artistique est un « mouvement de culture populaire » qui a pris naissance dans les milieux catholiques lyonnais et qui se propose d'exercer sur le cinéma une action moralisatrice.

L'abbé Chassigne est un petit homme brun et sec. Il a l'éloquence et l'onction professionnelles.

« L'Eglise, dit-il, n'est pas hostile au cinéma. Elle estime que le délassément est un des aspects normaux de la vie humaine. Mais il convient de discerner entre le bien et le mal, entre les plaisirs permis et les plaisirs défendus. » Et de citer, à l'appui de sa thèse, des encycliques papales.

Il faut éviter que la puissance expressive du cinéma ne devienne un danger pour les âmes et, en particulier, pour la jeunesse. C'est là le but de l'O.F.D.A.

« Nous voulons vous donner des consignes... (mot malheureux que l'abbé rectifie aussitôt), des suggestions, des encouragements qui vous aideront à faire du cinéma un instrument moralisateur. Nous ne vous demandons pas, ajoute l'orateur, de traiter des sujets religieux, mais seulement de montrer, dans vos films, les bons côtés de la nature humaine. »

Quels moyens l'O.F.D.A. se propose-t-il de mettre en œuvre pour relever

## QUATRE SUR TREIZE

On savait que les accords conclus à Washington par M. Léon Blum comporteraient un paragraphe relatif au cinéma.

En consacrant à cette question un texte spécial, les négociateurs ont montré l'importance exceptionnelle qu'ils lui accordaient. M. Byrnes n'ignore pas que le cinéma est la deuxième industrie américaine. Ses partenaires français ont-ils su tenir compte des possibilités laissées à notre propre production ?

En fait, l'accord, rejetant l'idée de tout contingentement, se rallie au système du « quota » que les Américains avaient écarté au cours des longs mois pendant lesquels piétinèrent les négociations. Est-ce à dire que le point de vue français l'emporte ? Pour l'application du système du « quota à l'écran », nous demandions que, sur les treize semaines d'un trimestre, sept fussent réservées dans chaque salle à la projection de films français. Cette réserve paraissait indispensable pour permettre le redressement de notre production.

Or, dans l'accord Blum-Byrnes, il est prévu que les propriétaires de salles françaises pourront présenter tous les films américains qu'ils voudront. Seule une période de quatre semaines par trimestre devra être réservée à la projection de films français. On comprend mieux la conversion américaine au principe du « quota » !

Quelle sera la répercussion pratique du nouvel accord sur la production française ? Seize semaines par an lui seront réservées. Ce qui lui accordera, si l'on considère qu'il existe quatre grands circuits, un débouché annuel pour une soixantaine de films. Alors que la production de 1945 atteignait soixante-quinze films et qu'elle eût fort bien pu s'accroître encore au cours des années suivantes.

D'autre part, les films américains, déjà amortis aux Etats-Unis, seront offerts aux exploitants à des conditions d'autant plus avantageuses que leurs distributeurs seront soucieux de reconquérir au plus vite le marché français.

Et, pour écouler leurs bandes, ils les vendront vraisemblablement en bloc. On connaît le système : « Pour avoir une salade, achetez-moi un kilo de navets ». Ce qui risque de transformer le minimum de quatre semaines réservées aux films français en un défilé maximum, la grande majorité des maisons françaises ne pouvant prétendre engager la lutte contre les puissantes firmes américaines.

Il n'est, pour s'en assurer, que de constater la direction prise par le matériel moderne d'équipement, construit par notre industrie et exposé à la Foire de Paris : c'est Hollywood qui se rend acquéreur de ce dont nous manquons le plus. Nos producteurs, eux, ne disposent pas de moyens financiers suffisants pour se rééquiper.

Une nouvelle période s'ouvre pour le cinéma français : celle de la lutte contre l'anémie menaçante et l'étouffement progressif. Il lui faudra maintenir et développer une production de qualité. Mais il devrait aussi pouvoir compter deux atouts dans son jeu : la compréhension des exploitants dont l'intérêt même est de ne pas coopérer à la lente asphyxie de notre production nationale, et l'action du gouvernement qui peut seul, en prenant en main un secteur important de notre industrie cinématographique, créer une organisation capable de lutter à armes égales avec les concurrents étrangers.



Stars d'hier et d'aujourd'hui : Carmen Miranda, en compagnie de l'ex-don Juan Ramon Novarro, à qui l'on ne confie plus que quelques répliques dans des films secondaires.

(Photo Stan Dvorak, Exclusivité Ecran français.)

le niveau spirituel du cinéma français ? M. de la Grandière, qui allie à l'éloquence de l'abbé Chassigne le sens pratique d'un homme d'affaires, nous les expose : création d'un bureau de documentation sur les films, édition de brochures populaires (à 15 fr. l'exemplaire — la vertu et le sens commercial ne sont pas inconciliables), diffusion de vignettes publicitaires en faveur des films « bien pensants », organisation de ciné-clubs, création d'un hebdomadaire des loisirs, etc...

Le programme est vaste, mais ce ne sont pas les moyens qui manquent à l'O.F.D.A. « Nous tenons des dizaines de millions à la disposition des producteurs qui voudront s'associer à notre effort... »

Que les fabricants de films se le disent : des millions et tout l'appui d'une propagande puissante s'ils consentent à faire des films avec de bons sentiments.

Pas un sou (et, l'on s'en doute, tous les inconvénients d'un boycottage organisé) s'ils persistent à recruter leurs personnages parmi les mauvais garçons, les athées, les révolutionnaires, les filles perdues et autres suppôts de l'Enfer.

Et l'on se demande quel producteur serait assez peu soucieux de ses intérêts et de son salut pour entreprendre désormais des œuvres aussi pernicieuses que *Quai des brumes*, *Le jour se lève*, *Lumière d'été* ou *La Bête humaine*...

### Sur un précurseur

UN gala vient d'être organisé au profit de la veuve d'Henri Joly. A cette occasion, Jean Painlevé a rappelé, devant la presse, le souvenir de ce précurseur du cinéma, qui faillit bien, dans la course à l'invention des dernières années du siècle dernier, battre les frères Lumière d'une courte tête.

C'est au début de 1895 qu'Henri Joly entra en contact avec Charles Pathé. Ce dernier, qui vendait des appareils copiés sur le kinétoscope d'Edison, cherchait le moyen d'alimenter ceux-ci en films, les constructeurs anglais n'en joignant que trois à chaque appareil vendu.

Joly, en quelques semaines, mit au point un appareil de prise de vues qui ne fut breveté, toutefois, que le 26 août 1896. De plus, le seul souci de l'inventeur était d'alimenter en films les kinéoscopes de Pathé et il ne paraît pas avoir sérieusement songé à concurrencer Lumière, dont le cinématographe se répandit universellement en un temps record.

Quoi qu'il en soit, Henri Joly a sa place parmi les grands pionniers du cinéma. C'était — rappel tragique — la maison qu'il avait fondée après sa brouille avec Pathé, qui avait installé le cinéma qui fut à l'origine, au printemps de 1897, du mémorable incendie du Bazar de la Charité, incendie qui faillit coûter la vie au cinéma naissant.

L'hommage rendu au nom d'Henri Joly réparera donc un oubli dont ce précurseur est trop souvent victime.

Mercredi 5 juin, à 21 heures, au Cinéma du Musée de l'Homme : Conférence de Georges Charensol : LE CINEMA DEVANT LA CRITIQUE suivi d'extraits de films.

## A Cannes, le 20 septembre...

Le festival international du film, qui s'ouvrira le 20 septembre prochain à Cannes, est en pleine période de préparation.

Déjà, presque tous les pays invités ont envoyé leur acceptation : Argentine, Canada, U.R.S.S., Mexique, Belgique, Pays-Bas, Suède, Pologne, Tchécoslovaquie, Danemark, Suisse, Brésil, etc... Seuls, jusqu'à présent, les Etats-Unis n'ont pas donné leur adhésion ; mais on peut penser — et espérer — qu'à la suite de l'accord Blum-Byrnes, celle-ci ne doit pas tarder à nous parvenir.

Quant à la Grande-Bretagne, qui accepta l'une des premières, elle a donné à sa participation une importance accrue et une valeur symbolique à laquelle nous attachons du prix, en annonçant en même temps qu'elle avait refusé de prendre part à la Biennale de Venise, si celle-ci reprenait vie.

A Cannes, le jury sera composé d'une personnalité de chaque nation participante, prise en dehors des milieux cinématographiques. De nombreux prix sont prévus, entre autres le « Grand prix du Festival international de Cannes », destiné à récompenser le meilleur film présenté par chaque pays. Deux autres prix porteront le titre de « Prix du Jury international ».

Du 20 septembre au 5 octobre, les meilleurs films — de long et de court métrage — de la production internationale, se donneront rendez-vous sur la Côte d'Azur et viendront ainsi honorer la production française renaissante, en même temps qu'ils constitueront pour elle une salutaire émulation.

### Le film russe à Prague

PRAGUE, les festivals succèdent aux festivals...

Le festival du Film soviétique s'est ouvert le 17 mai, en présence du président Bénéš, du ministre de l'Information Kopecki, de l'ambassadeur de l'U.R.S.S. à Prague, Zorine, et du réalisateur Alexandrov.

Au cours de ce festival, qui a duré seize jours, on projeta les films soviétiques *Grand Tourant*, sur la bataille de Stalingrad, *Yougoslavie*, *Tadjikistan*, *Je te salue, Moscou*, *Le Député de la Baltique*, etc.

### Dix petits nègres

GATHA CHRISTIE avait écrit un roman : *Et bientôt il n'y en eut plus*, dont fut tiré, par l'auteur, une pièce intitulée : *Dix petits nègres*, qui vient d'être créée à Londres et, à quelques jours de distance, à Paris, dans une adaptation de Pierre Brive et Meg Villars.

Il y a quelques mois, à Hollywood, René Clair, sur le même sujet, réalisa un film qu'il appela : *Dix petits Indiens* et que nous verrons, espérons-le, bientôt.

Ainsi, en quelques mois à peine, trois pays auront connu cette histoire hallucinante de meurtres en série, et trois arts — littérature, théâtre, cinéma — se seront emparés de ce sujet propre aux développements les plus fantaisistes et les plus divers. La vieille chanson anglaise, origine de cette compétition, aura ainsi un prolongement inattendu, dont René Clair n'aura pas manqué de tirer tous les effets.

# L'IDIOT

par G. MAGNANE

Film français, d'après le roman de Dostoïewski  
Adaptation et dialogues : Charles Spak.

Réalisation : Georges Lampin.  
Interprétation : Edwige Feuillère, Gérard Philipe, Lucien Coëdel, Marguerite Moreno, Jean Debucourt, Nathalie Nattier, Tramel, Sylvie, Jane Marken, Chambreuil.  
Chef opérateur : Christian Matras.

Chef opérateur du son : Boistel.  
Décors : Barsacq.  
Musique : Maurice Thiriet.  
Production : Sacha Górdine.

L'HABITUDE est établie, chaque fois qu'un adaptateur s'en prend à une œuvre difficile, de lui décerner des louanges qui ressemblent fort aux « prix de bonne conduite » en honneur dans certaines institutions. Nous n'approuvons pas cette indulgence. Elle nous paraît dangereuse : la bonne volonté, dégénère si vite en complaisance ! Ce n'est donc point d'avoir souhaité adapter Dostoïewski que nous féliciterons les auteurs de ce film, mais d'avoir lutté courageusement, pied à pied, ou plutôt mètre par mètre, jusqu'à... une très honorable défaite.

Défaite prévisible, peut-être inévitable, nous en convenons. On se trouve en présence d'une triple gageure : présenter au public français, le plus étranger des auteurs russes, — faire affleurer en une action brève, et claire, la plus souterraine et la plus touffue de ses œuvres, — transposer en images le roman le plus proprement roma-



nesque qui soit, celui où l'écrivain, plus encore qu'en ses autres œuvres, crée son atmosphère par le jeu secret (si insaisissable par moments qu'il touche à une sorte de magie équivoque) et son style naïf, parfois verbeux avec une inexplicable surabondance, presque toujours faussement terne. Je sais qu'il peut paraître déloyal d'aborder la critique d'un film en se référant à un chef-d'œuvre du roman. Admè d'une telle massue, qui ne se fait fort de démanteler en quelques coups la construction la mieux étudiée ? Je n'ignore pas non plus que le langage du cinéma, relativement neuf et sommaire, est en état d'infériorité par rapport à celui de l'œuvre écrite. Il faut donc oublier le roman autant qu'il est possible, et juger le film par rapport à d'autres films. Or, il se trouve que nous n'avons pas le sentiment qu'un progrès quelconque ait été réalisé depuis des tentatives telles que les *Bas-fonds* ou *Crime et châtiment*.

Pour cette dernière œuvre, les inévitables insuffisances de la transposition avaient été compensées par la rencontre heureuse et peut-être unique d'un personnage et d'un acteur. Rien de tel ne se produit dans *L'Idiot*, Edwige Feuillère, d'un bout à l'autre, demeure Edwige Feuillère. Elle n'est jamais Nastasia Philippovna. Elle a compris le personnage, nous n'en doutons pas, et fait tout ce qu'il faut pour le rendre convaincant, humain, et même assez émouvant. Sa réputation de comédienne sortira grandie de l'épreuve. Mais le secret de la figure déchirante de Nastasia, ce regard qui brûle non seulement les êtres mesquins ou ignobles qui l'entourent, mais aussi, irrémédiablement, tout homme au plus profond de sa conscience, demeure aussi fermé aux spectateurs que les pages du livre où nous

On peut applaudir Edwige Feuillère et Gérard Philipe : mais où est Dostoïewski ?



A gauche, Edwige Feuillère (Nastasia) et Lucien Coëdel (le marchand Rogogine); ci-dessus, Gérard Philipe (le prince Muichkine).

(Photos Roger POUTREL.)

l'avons trouvé. Edwige Feuillère fait de Nastasia une femme fatale et ne pouvait rien en faire d'autre. Fatale, elle l'est au même degré que ses sœurs tragiques Electre et Antigone, cette jeune fille abusée, cette âme souillée à sa source et qui s'acharne à tirer vengeance sur tout ce qui, dans l'espèce entière, manifeste l'instinct trop humain d'asservir, de dominer par la bonté et la peur, d'acheter les êtres comme de simples objets avec la monnaie frauduleuse des beaux sentiments et des impératifs conventionnels. (Signations, du reste, que la scène où elle préfère l'honnête monnaie du marchand Rogogine, qui joue cartes sur table, est un totale réussite). Seulement, il y a, entre cette fatalité et celle qu'une actrice comme Edwige Feuillère excelle à évoquer une différence de registre : Nastasia incarne la fatalité des grandes figures tragiques alors que la femme fatale des studios n'est qu'un élément du répertoire à la mode, sujet aux multiples dégradations que l'on en fait.

Passant rapidement sur les servitudes inévitables en ce genre d'entreprise : fragmentation en morceaux de bravoure et en « extraits » qui

rappellent les adaptations théâtrales, ellipses qui ressemblent trop à des coupures, accélération mécanique exigée par le fameux souci de l'intrigue (qui a tué tant de bons films!), nous en revenons toujours au problème essentiel qui est celui de l'interprétation. Puisqu'il est admis qu'un film ne peut durer que deux heures, il ne reste qu'une seule chance : que les acteurs parviennent, à laisser deviner tout ce qui manque. Gérard Philipe, ange dans *Sodome et Gomorrhe* et démon dans *Caligula*, semblait tout désigné pour être ce Muichkine, ridicule dans les circonstances courantes, mais qui semble tenir du ciel les illuminations de « l'intelligence principale ». Son jeu ne nous a pas déçus, encore que le côté céleste l'emporte chez lui, trop constamment sur l'autre. On l'a rendu trop beau, lui aussi, ce qui laisse un doute quant au genre d'attrait qu'il exerce sur Nastasia et sur Aglaé. Marguerite Moreno et Tramel sont excellents dans la brièveté de leurs « sketches ».

A cette œuvre considérable, il manque surtout l'étincelle — ou plus simplement une certaine forme de chance — qui l'eût rendue digne du modèle.

G. M.

## LEÇON DE CONDUITE

Une bonne volonté sympathique à mi-chemin de la réussite.



Capricieuse Odette Joyeux que...



...les faux gangsters Gilbert Gil, Baquet et La Jarrige enlèvent...



... et qu'ils doivent ensuite arracher des mains des vrais gangsters : Tisserier et Deniaud !

(Photos A. Sova.)

Film français.  
Scénario : Gaston Modot et Georges Lacombe.  
Dialogues : Jean Hajain.  
Réalisation : Gilles Grangier.  
Interprétation : Odette Joyeux, Gilbert Gil, Alerme, Jean Tisserier, Pierre Magnier, Maurice Baquet, Yves Deniaud, La Jarrige, Max Dalban, Germaine Tisserier.  
Chef opérateur : Philippe Agostini.  
Chef opérateur du son : Gueringer.  
Décors : Boutié.  
Musique : Jean Marion.  
Producteur : P.A.C. (Eclair-Journal).

A U crédit des auteurs de ce film, inscrivons d'abord que :  
1° ils ne font pas preuve d'une excessive prétention ;  
2° ils se sont gardés de toute vulgarité.

Ce sont là, peut-être, des qualités surtout négatives — mais que l'on n'a pas si souvent rencontrées dans la production comique française, généralement accaparée par des « industriels » de la pellicule. Pour ces commerçants « habiles »,

que ne retiennent ni scrupule, ni souci intellectuel d'aucune sorte, les recettes les plus éprouvées sont évidemment les plus sûres — et le recours aux formules « hilarantes » (ou « désopilantes », au choix) les plus basses, la méthode la plus crue...

Et, justement parce qu'il n'est pas fréquent que, dans une œuvre qui ne joue pas au chef-d'œuvre, on se soucie d'originalité, les auteurs de *Leçon de conduite* — Gaston Modot et Georges Lacombe pour le scénario, Gilles Grangier pour la réalisation — ont droit à notre sympathie. Ce qui ne veut pas dire que leur film soit absolument réussi !

Nous parlions tout à l'heure de qualités négatives : il est dommage que ce soit, en fin de compte, beaucoup plus par ce qu'il n'est pas que par ce qu'il est qu'on puisse définir cet ouvrage. De ce fait, *Leçon de conduite* ne satisfait pas vraiment le spectateur, le laisse sur sa faim...

L'argument tient en peu de mots : pour donner une « leçon de conduite » à l'insupportable Micheline, une bande de jeunes gens, férus de camping, joue aux gangsters et l'enlève, d'accord avec son père ; mais l'aventure vient aux oreilles de vrais « mauvais garçons » qui veulent en tirer profit, s'emparent de la jeune fille. Entre les vrais et les faux malfaiteurs, s'engage alors une poursuite éfrénée et une bataille « homérique » — bagarre très réussie qui constitue le meilleur moment du film...

Il est bien certain que, d'un mince — mais suffisant — point de départ, tel que celui-là, bien des développements étaient possibles et que toute la valeur du film ne peut tenir que dans la façon dont il est traité. Et l'on perçoit justement, dans la conception, une hésitation fâcheuse : ce n'est finalement ni une comédie, ni une farce, ni un vrai « burlesque ». On a l'impression que l'on n'a pas osé aller jusqu'au bout. Et cette indécision se retrouve dans l'interprétation où quelques-uns — Odette Joyeux, Gilbert Gil — jouent la comédie (mais leurs personnages sont insuffisamment dessinés), tandis que Maurice Baquet, Jean Tisserier et Yves Deniaud — ces deux derniers dans un numéro de duettistes barbus — font carrément les pitres.

Il n'en reste pas moins qu'il se dégage de l'ensemble une indéniable bonne humeur, et que, si l'on ne rit pas souvent, le sourire vous demeure aux lèvres à peu près constamment.

Jean-Pierre BARROT.

## LE COUPLE

Surprises et mirages sujet, un rythme. Mais



En casquette comme en haut de forme, en robe de ville comme en toilette du soir, devant un cinéma comme

Film français.  
Scénario et dialogues : Pierre Léaud, Michel Duran.  
Réalisation : Bernard Roland.  
Interprètes : Raymond Rouleau, Hélène Perdrière, Yves Deniaud, Jacqueline Pierreaux, Lannier, Sinoël, Philippe Olive, Roger Bijn, Annette Poivre, Denise Grey.  
Chef opérateur : Claude Renoir.  
Chef opérateur du son : Lucien Legrand.  
Décors : Robert Dumesnil.  
Musique : G. Vom Parys.  
Production : Société Universelle de Films.

Sur les toits de l'Opéra, Diavolo, gentleman-sambrioleur, en frac, et sa compagne Diana, poursuivis par l'affreux Satanus dont le couteau brille au soleil, se trouvent dans une situation sans issue... Une corde providentielle, rapidement déroulée, les sauvera-t-elle? Ils se balancent dans le vide; Satanus approche; les cœurs battent et... sans transition s'incrit sur l'écran l'avis : « La suite au prochain épisode ».

Nous sommes au cinématographe, vers 1913, et si nous voulons bien consentir à ce recul de trente et quelques années, nous pourrions pleinement apprécier l'humour très particulier d'une histoire qui, nous restituant le climat des milieux de cinéma à l'époque triomphante des cinéromans, met aux prises deux sociétés de production concurrentes : elles s'affrontent avec acharnement en employant toutes les méthodes — mêmes les moins avouables — l'une pour conserver le titre de *Couple idéal* — Raymond Rouleau et Hélène Perdrière — récemment acquis, l'autre pour décrocher ce titre.

Au cours d'un gala, nous assisterons à la consécration de ce « couple » par le public, sous l'œil bonasse du président Fallières, souriant dans sa loge et tandis que ressurgiront péle-mêle, Musidora et ses collants noirs, Pearl White et ses mystères, les truquages ahurissants de Méliès, le traître aux yeux cernés de charbon, l'exténuante impresario — Denise Grey — (une idée toutes les cinq secondes), les bouquets empoussiés favorisant les rapt, le château sinistre où deux cents fantômes bien vivants se livrent bataille pendant que l'héroïne séquestrée attend la délivrance; nous verrons le *Couple idéal* se chamailler, se brouiller, se raccommode, séparé par la trahison et se retrouver enfin pour toujours.

Si l'on reconnaît dans ce film une parodie des miniques outrancières, des recettes simplistes, de tous les trucs périmés d'une époque révolue, on peut aussi bien le considérer comme un hommage à une période très vivante et spécialement créatrice du cinéma.

LIRE PAGES 10 ET 11 LA SUITE

## IDÉAL

du cinéma en 1912. Un la technique cloche.



sur les toits de l'Opéra, Raymond Rouleau et Hélène Perdrière, acteurs 1913, forment « Le Couple idéal ».

Aucune chance de se reprendre n'est laissée au spectateur, s'il a accepté de s'abandonner au rythme de l'histoire. Un intermède briserait d'ailleurs ce rythme sans recours.

Domage que la réalisation ne soit pas au niveau du scénario, dont l'originalité est manifeste.

On peut notamment reprocher au mouvement de s'emballer parfois et de tourner à la confusion.

Adroite est la musique, pleine d'invention et constamment adaptée à l'image dont elle souligne le relief avec esprit.

Raymond Rouleau en composant ses divers personnages s'est parfois un peu trop laissé aller à son talent de comédien.

Mais, si l'on admet que l'une des fins du cinéma est de distraire, au sens le plus étroit du mot, le *Couple idéal* — dont la représentation laisse le spectateur légèrement moulu, mais heureux — est une réussite.

Henri ROBILLOT.



...où Hélène Perdrière revêt les collants de Musidora.

(Photos Soulie.)

DES « CRITIQUES DE LA SEMAINE »

COMME à tout le monde, il m'arrive de me pencher sur les statistiques que publient les instituts destinés au sondage de l'opinion publique (car c'est ainsi qu'on en parle et qu'on les nomme) pour tenter d'y découvrir le visage de notre époque et ses tendances futures.

Certes, je sais, comme tout le monde encore, qu'il faut en prendre et en laisser, plus souvent en laisser qu'en prendre, et qu'on fait dire aux statistiques à peu près tout ce qu'on veut, et que rien n'est moins mesurable que l'opinion publique, ce monstre à mille bouches et à mille silences.

Pourtant si l'on sait y appliquer une juste raison, on en peut tirer des indications fort utiles. C'est pourquoi je crois qu'il ne faut point dédaigner cette enquête que vient de réaliser la maison des trois S, entendez le service de sondages et de statistiques.

L'énoncé de la question numéro 88 était le suivant : « Théâtre, lecture, plein air, cinéma, sports, radio ? »

Bien que le théâtre fût en tête dans la question, j'étonnerai peut-être quelques lecteurs en leur révélant qu'il vient en queue dans les réponses (11 %), mais je suis sûr de n'étonner personne en indiquant que le cinéma, lui, arrive bon premier avec 21 % du total des suffrages.

Une boulangère, âgée de cinquante-sept ans, après avoir exprimé sa préférence pour le cinéma, ajoute presque fièrement qu'elle y va trois fois par semaine...

Ce résultat global nous ouvre déjà quelques perspectives sur les rapports, voire l'antagonisme, si souvent examinés, de ces deux formes de spectacle. A nous en tenir au succès du cinéma, on notera aussi qu'il est plus affirmé chez les femmes que chez les hommes (26 % contre 15 %), ce qui n'est pas pour nous surprendre, mais aussi, ce qui est plus remarquable, qu'il l'est davantage dans les campagnes (22 %) que dans les villes (19 %) et que ce sont les femmes des campagnes (29 %) qui en montrent le plus vif intérêt.

En réfléchissant un peu, nous sommes bien sûrs ici que la statistique répond à la réalité. Elle dénonce à sa manière cette lacune évidente de l'équipement cinématographique de la France : pas assez de salles, pas assez de projections dans les campagnes. Ce qui pourrait nous conduire à de graves problèmes démographiques, tels que celui-ci : Vous ne voulez pas que les campagnes soient désertées? Alors, ôtez aux gens de la campagne quelques-uns de leurs motifs d'en partir, donnez-leur ce qui d'abord les attire dans les villes, à commencer par le cinéma !

Cette préférence du public étant acquise, il resterait à en connaître les raisons. La statistique n'est pas absolument muette sur ce point, mais enfin ce n'est pas son objet. Elle procède par quantités plus ou moins brutes et ne saurait sans les plus grands risques s'aventurer dans la pesée, le dosage, la discrimination des nuances de pensée et de sentiment.

Notre S.S.S. se contente donc de citer quelques-unes des réponses caractéristiques dont les « sondés » ont, selon la coutume (car ici le suffrage reste valable même commenté...), assorti leur oui ou leur non, je veux dire l'énoncé brutal de leur préférence. Il n'y a peut-être pas là matière à pousser

loin les généralisations. Pourtant je pense qu'il faut méditer sur la fréquence de certaines opinions.

Le cinéma est reposant, disent un grand nombre de ceux qui le préfèrent à tout autre divertissement.

Ne faut-il pas verser cet avis au dossier des partisans des doublages? Car ceux-ci soulignent justement la fatigue supplémentaire qu'impose aux travailleurs la projection de sous-titres traduits d'un parlant étranger. (Et quand ils sont bilingues, comme en Suisse...)

Très fréquents aussi, paraît-il, sont les commentaires de ce genre : cela nous change les idées, cela nous sort de la vie ordinaire. Quelqu'un déclare : le cinéma me transporte loin de mon village.

Attention ! Ici nous touchons du feu. Si la cause générale de la préférence qui va au cinéma est bien celle qu'on vient de lire, quelques-unes de nos idées sur le septième art pourraient être remises en cause. Et il n'est pas douteux, quel que soit le langage des chiffres et quelles que soient nos théories personnelles, que la masse du public va le plus souvent au cinéma d'abord pour se distraire — étant bien entendu qu'il faut prendre ce mot dans son sens fort et étymologique — c'est-à-dire pour se tirer hors des conditions et soucis habituels de son existence, pour se dépayser par l'image (spectacle de milieux humains, sociaux, naturels, différents du sien), pour se dépayser par les sentiments (sujets romanesques ou héroïques non vécus dans le réel quotidien), pour se dépayser par la connaissance (documentaires).

Que le cinéma soit avant tout un art du réel, je l'ai dit, on l'a dit mille fois. Ce qui précède n'y contredit en rien, pour peu qu'on sache y apporter de la réflexion. Car il arrive que rien ne vous tire autant de votre réel que le réel du voisin. N'êtes-vous pas certains qu'une authentique histoire de la Résistance « dépayse » beaucoup de nos contemporains? La réalité des cheminots de la *Bataille du rail* n'est pas la même que la réalité des mauvais garçons de *Pépé le Moko*, qui diffère de celle de dix autres films également « réalistes ». Si la vérité est, au moins en esprit, une valeur universelle, les façons qu'elle prend, ses « dehors », sont infiniment variés.

Bien. Mais ceci dit, l'appétit de dépaysement peut correspondre et correspond aussi, je le mets en fait, à un besoin de distraction hors du réel lui-même, vers les domaines du rêve, de la fantaisie, de la féerie, du merveilleux ou du grotesque, vers ce qu'il faut bien appeler de son vrai nom, en un seul mot : poésie.

Je sais que le seul mot de poésie, la moindre allusion à un cinéma dit, et mal dit d'ailleurs, « poétique », fait frémir d'horreur quelques maîtres de la critique cinématographique : je pense qu'ils ont tort. Car le souci du réel est celui même de la vérité. Et chacun sait — pour reprendre un titre fameux depuis plus d'un siècle et rajournier — chacun sait que « poésie et vérité » ne font qu'un.

Après avoir exprimé le langage des chiffres, il sera bon de consacrer à ce sujet le langage des idées. Poésie et cinéma... Nous y reviendrons donc, s'il vous plaît, un jour prochain.



Très inspiré, Willm ne manque pas une occasion de jouer du piano : entre les prises de vues, il charme les machinistes.



Dans une pose romantique, il relit son rôle.



Liszt (P.-R. Willm) sourit au miroir qui lui ren voit le visage de l'amour (Annie Ducaux)

## LISZT JOUE POUR LES MACHINISTES

LES rêves sont choses fugitives et c'est sans doute pourquoi Christian Stengel, le réalisateur de *Rêves d'amour*, et son équipe sont condamnés à mener une vie de romanichel...

Le scénario que Jean Ferry a tiré de la pièce de M. René Fauchois retrace, au reste, les amours errantes et malheureuses de Franz Liszt (P.-R. Willm) et de Marie d'Agoult (Annie Ducaux).

Christian Stengel, que je suis allé voir au studio, me raconte ses pérégrinations :

« Nous avons d'abord tourné à Paris dans la salle du Conservatoire, puis à Versailles au théâtre Montpensier, puis aux environs de Nice, à Saint-Martin-Vésubie, où le temps fut bien entendu exécrable et où nous avons été envahis par les chenilles processionnaires. Je vous assure qu'il n'y a pas de quoi rire... Ces satanées bestioles ont des poils venimeux et piquants qui provoquent une sorte d'urticaire. Annie Ducaux et Mila Parély ont été couvertes de boutons ! Fuyant les chenilles, nous sommes allés, faute de mieux, nous réfugier aux studios de la Victorine. Julien Duvivier tournait *Panique*, il occupait tout ce qui n'avait pas été détruit par l'incendie, et j'ai dû me contenter d'un atelier de peinture

pompeusement baptisé « plateau ». Conditions de travail épouvantables. On entend la pluie, le vent, les crapands, les avions, les voitures. Tourner trois plans par jour constitue un record... Dégoûté, je suis rentré à Paris. Mais j'étais à peine installé depuis huit jours aux studios de Boulogne que j'ai dû vider les lieux pour émigrer ici. Et le 12 juin il faut que je reparte en extérieur au bord du lac d'Annecy... Ce n'est plus du cinéma, c'est du cirque ! »

Un cirque qui coûtera cher au producteur. Les 23 millions du devis primitif passeront à 50 millions, si ce n'est davantage, car, autant que j'en puisse juger, le travail n'avance guère. Je suis sur le plateau depuis deux heures et pas un seul plan n'a été tourné. On répète. Liszt prend congé de la comtesse d'Agoult. Malheureusement la robe d'Annie Ducaux traîne sur le parquet. « Le froissement de la soie, déclare Calvet, l'ingénieur du son, couvre les voix. Deux solutions : ou couper la robe de Mme Ducaux, ou doubler la scène. » Christian Stengel propose de mettre des tapis. « Je les aurai dans le champ », gémit Lefebvre, le chef-opérateur. On discute. Pierre-Richard Willm, qui se prend vraiment pour Liszt, s'installe au piano sous l'œil des machi-

nistes. « Je suis, me dit-il d'un air très romantique, un des rares acteurs français qui sachent jouer... » (C'est de piano qu'il s'agit).

**N**ERVEUSE rue Francœur, l'atmosphère est fiévreuse aux studios de Saint-Maurice où Georges Lacombe vient de commencer la réalisation de *Martin Roumagnac*, scénario de Pierre Véry, d'après un roman de Pierre-René Wolf.

On tourne dans le grand décor de la salle des fêtes de Clairval (ne cherchez pas sur la carte) où, au cours d'un gala de boxe, Martin Roumagnac (Jean Gabin) rencontre pour la première fois Blanche Ferrand (Marlène Dietrich) qu'il aimera et qui deviendra son tourment au point qu'il la tuera.

Les plans de succèdent à un rythme accéléré, Roger Hubert règle ses éclairages en deux temps, trois mouvements et Georges Lacombe obtient ce qu'il veut de la centaine de figurants qui font la foule.

Jean Gabin est en bras de chemise, le gilet déboutonné, le chapeau sur la nuque, un mégot au coin des lèvres. Le Jean Gabin classique. Depuis qu'il s'est fait 'quelque' peu égratigner dans la presse à propos des *Portes de la nuit*, M. Gabin ne veut plus entendre

(Reportage photographique LIDO.)



A l'électricien qui est à ses pieds, Marlène donne, maternelle, une cerise.



Elle oublie dans la fumée d'une cigarette les servitudes qu'impose la beauté.



Au boxeur qui a combattu sous ses yeux, elle donne, désinvoite, un autographe.

## MARLÈNE FLIRTE AVEC L'ÉLECTRICIEN

parler des journalistes. Retiré dans sa tour d'ivoire, il se refuse à toute interview.

Marlène, au contraire, est pleine d'affabilité. Sans cesse la proie des photographes, elle pose à chaque fois avec une patience et une gentillesse dont pourraient s'inspirer bien de nos « stars ». La formation américaine a du bon. Sur le plateau même, Marlène s'est fait installer une petite loge. C'est là qu'elle m'accueille tout en se restaurant. (Une tranche de jambon, deux bouchées de pain, huit cerises, deux verres de vin rouge, une « Lucky Strike »).

— Dans quelles circonstances avez-vous été amenée à tourner *Martin Roumagnac* ?

— Par idéalisme. Jean Gabin voulait depuis longtemps incarner le personnage de Martin qui est vraiment « lui », et il voulait que je sois sa partenaire... Mais il n'y a absolument rien entre nous.

— N'êtes-vous pas un peu... déçue par votre premier contact avec les studios français ?

— Pas du tout. Vous vous imaginez toujours que ceux d'Hollywood sont magnifiques alors qu'ils ont été faits de brie et de broc par agrandissements successifs... Je trouve qu'ici le travail marche très bien...

Michel SERGINES.

Des fleurs au chapeau, un air d'ingénuité, vêtue avec une élégance un peu tapageuse, voici, tandis qu'elle fait au studio un déjeuner frugal, Marlène transformée en une ramp de province.



C'est à un match de boxe que les deux héros de *Martin Roumagnac* se rencontrent pour la première fois.



Le maquis arrivera-t-il à temps pour sauver les otages ? « Vive la liberté ! »



Grâce à Priscilla Lane, l'assassin présumé, John Garfield prouvera son innocence. « Jeunesse triomphante ».



A Sing-Sing, Humphrey Bogart (à droite) et Harold Huber complotent. « Le Châtiment ».

## VIVE LA LIBERTÉ !

Tous les poncifs dans un drame de la Résistance.

Film français.  
Scénario : Pierre Forest et Pierre Corval.  
Adaptation : Jeff Musso.  
Dialogues : Jeff Musso, Forest, Corval.  
Réalisateur : Jeff Musso.  
Interprétation : Jane Manet, Santa Relli, Martine Fresnoy, Jean Darcante, Charles Moulin, Bussièrre, Jean Doat, René Charles, Jean Chaouc, Charrett.  
Chef opérateur : André Thomas.  
Chef opérateur du son : Forget.  
Décors : Menessier.  
Musique : Marcel Mirouze.  
Producteur : Eclair-Journal.

ENCORE un film sur la Résistance qui n'est pas digne — hélas ! — du sujet traité. Il y a, dans *Vive la liberté !* du meilleur et du pire, malheureusement infiniment plus de pire que de meilleur. Les neuf dixièmes du film sem-

blent une illustration de ces émissions navrantes dont le radio nous abreuve dans les premiers mois qui suivirent la Libération — émissions sur le maquis dont le texte lamentable était émaillé de tous les poncifs sur la Liberté, la Gloire, la France, où les maquisards ne préféreraient que des phrases dignes de devenir historiques, où les caractères étaient dessinés suivant une psychologie des plus primaires et des plus plates.

Les mêmes personnages se retrouvent, inchangés et plutôt outrés, dans ce bas mélo qui fait appel, pour émouvoir son public, à tous les moyens classiques, des plus usés aux plus bas. Le chef-magnifique, les mauvaises-têtes-au-bon-cœur, le vendu, celui-qui-comprend-enfin, la pure-jeune-fille amoureuse-et-héroï-

que, la belle-traitresse-espionne, etc. Personne ne manque à l'appel. Le vingtième siècle et la guerre offrant de nouvelles possibilités, on a exploité avec impudence le champ très vaste qui s'offrait pour rajeunir et corser les sensations !

Nous assistons à des massacres spectaculaires, à des auditions de la radio anglaise par les gars du maquis (scènes qui manquent d'ailleurs leur but et ne réussissent qu'à nous écœurer devant cette prostitution de choses qui nous furent si chères), à des messes au petit matin voilées de flots de fumigène destinés à représenter le brouillard de l'aube, à de photogéniques poursuites en moto sur des routes en lacet, dans la plus pure tradition des films muets de gangsters. Pas une seconde de sincérité, de vérité, d'humanité. Une intrigue amoureuse à soulever le cœur. Une vulgarité profonde intolérable. Et pourtant, de temps à autre, comme par erreur, une photo ou un mot nous atteint

comme un coup de poing inattendu, effets involontaires dus à la beauté d'un paysage en second plan, à une phrase anodine du dialogue, à la puissance de souvenirs que l'océan de médiocrité ne réussit pas à ternir tout à fait.

Un seul acteur à remarquer : l'extraordinaire Bussièrres. Les autres, de troisième ou quatrième ordre, ne forment qu'un bloc sans couleur ni relief qu'il est plus charitable de laisser dans l'anonymat. Le montage est excellent et cette pauvre chose lui doit sans doute d'être quand même projetable. Quant à la musique, puisque cela se nomme ainsi, elle est invraisemblable. A signaler de temps à autre des harmonisations gratinées du *Chant des partisans*, et des chœurs de voix célestes vagissant au milieu d'une guimauve déchirée d'accords étranges au moment des scènes dramatiques.

Jacques SIGURD.

## JEUNESSE TRIOMPHANTE

Un « film B » entre le meilleur et le pire.

(« You can't get away with murders »)  
Film américain sous-titré.  
Scénario d'après la pièce de Warden Lewis E. Lawes.  
Réalisation : Lewis Seiler.  
Interprétation : Humphrey Bogart, Gale Page, Billy Halop, John Littel, Henry Travers, Harvey Stephens.  
Production : Warner Bros.

C'EST un film de la série « sociale » de la firme américaine à laquelle nous devons *Je suis un évadé* et plusieurs autres dra-

mes courageux de même esprit. Le metteur en scène de *Jeunesse triomphante*, Lewis Seiler, n'ayant pas la griffe de Mervyn Le Roy, les producteurs avisés ont remis entre ses mains un scénario et des acteurs de bonne seconde classe ; le résultat est exactement ce que l'on pouvait attendre : un bon film de série courante avec, par instant, quelques échappées assez profondes et belles mais que l'on ne pousse pas parce que ce n'est pas dans le programme...

Le héros est un prisonnier li-

béré : on s'est aperçu un jour qu'il était innocent du crime dont on l'avait accusé. Cette erreur judiciaire lui ôte toute confiance dans la justice et il va vivre désormais dans la hantise de retomber entre les mains de la police, même s'il n'a rien à se reprocher.

C'est une bonne situation dramatique et elle est assez bien exploitée. Un peu trop de coïncidences, de hasards malheureux, sans doute, s'accumulent sur la tête du pauvre Joe Bell ! Pourtant la philosophie des auteurs est optimiste et alors que dans *Je suis un évadé* on désespérait en fin de compte des hommes et des institutions, les auteurs de

*Jeunesse triomphante* font crédit aux uns et aux autres. Mais peut-être, là encore, est-ce parce qu'il s'agit d'un film B et parce que l'on ne réserve que pour les « grandes productions » les thèses révolutionnaires et les fins tragiques ?...

John Garfield, qui est une bonne contre-marque de Paul Muni, montre une certaine force, sans nuances, dans le rôle de Joe ; Priscilla Lane est gentille mais un peu insuffisante, notamment dans les scènes finales du procès. Ses larmes manquent de sel.

Roger REGENT.

## LE CHÂTIMENT

Un documentaire mélo-romancé.

(« Dust be my destiny »)  
Réalisation : Lewis Seiler.  
Interprétation : John Garfield, Priscilla Lane, Alan Hale, Frank Mc Hugh, Billy Halop, Stanley Ridges.  
Production : Warner Bros.

IL y a deux façons de considérer ce film de série dû à Lewis Seiler : comme une étude psychologique ou comme un document romancé sur la vie des détenus dans les prisons américaines. Par lui-même, le sujet s'apparenterait plutôt au premier de ces deux genres : dès les premières images, le conflit intérieur est posé : le jeune Johnny révélera-t-il, oui ou non, que le revolver qui a servi à abattre le bi-

joutier avait été volé par lui à Fred Burke et manié par Wilson ? Un certain amour-propre dévié, la crainte des représailles, la peur du châtimement l'empêcheront-ils de sauver de la chaise électrique le fiancé de sa sœur ?

L'originalité quelque peu éculée de ce ressort dramatique pouvait permettre un développement propre à nous émouvoir. Tout le poids en retombait sur les épaules de Johnny. Ce n'est pas la faute de Billy Halop si celles-ci se montrent trop faibles. Ce jeune acteur possède des dons certains et un sens très aigu des nuances. Mais c'est le scénario lui-même qui pêche par manque de vérité. Tantôt trop puéril, tantôt déjà endurci dans le crime et le mensonge, ce personnage surprend par

des réactions dont l'incohérence soigneusement recherchée appelle les plus expresses réserves. Le tout assaisonné de l'habituel appareil du mélodrame classique : la jeune femme en pleurs, le bon jeune homme victime d'une erreur judiciaire, etc. Un *Roger-la-Honte* à la sauce américaine. Rapidement mené, correctement photographié, mais dépourvu de véritable émotion.

Bien plus que cet aspect sans saveur, retenons de ce film la partie documentaire sur l'existence des détenus américains. Ce n'est pas la première fois que le cinéma nous conduit à Sing-Sing. Mais Lewis Seiler, spécialiste du genre, a situé dans cette sinistre enceinte plus de la moitié de son film et, de plus, la place prise, depuis quelques années, par les mots cachot ou cellule, dans la vie quotidienne de tant d'entre

nous, apporte à la comparaison un intérêt nouveau.

Loin de moi la prétention de croire que les prisons américaines soient d'ascétiques paradis. Le chemin de ronde y est bien gardé, et cela suffit à leur enlever tout attrait. Mais l'entraînement au baseball, la jouissance d'une somptueuse bibliothèque, l'agencement des cellules, qui ne sont dépourvues ni de confort, ni même de coquetterie, et leur impeccable propreté, doivent y rendre la vie presque édenique si on la met en parallèle avec celle que connaissent beaucoup des nôtres. Et c'est là sans doute le thème des plus profondes réflexions que nous suggère ce film...

Humphrey Bogart y personnifie avec un sympathique cynisme le mauvais garçon prêt à tout. Avis aux amateurs.

Jean NERY.



Connaissez-vous Angela Green ? Irlandaise, 25 ans, actrice à Broadway, débute à l'écran dans « The time, the place and the girl ». Regardez-la, allongée sur le sable d'une plage californienne : est-ce une starlette comme une autre, ou une future Garbo ? Les paris sont ouverts... à Hollywood.



# Re-tour de manivelle

## DE TOUTES LES COULEURS

par Roger VITRAC

**A**VANT que la vie ne soit en jeu l'art est d'abord un jeu.

Lorsque le signe montrait la lanterne magique on ne distinguait pas très bien.

Mais l'homme éclaira la lanterne et on distingua parfaitement des images mobiles. Des dessins d'abord. Coloriés parfois.

C'était un jeu. Des photographies ensuite. On ne s'amusait plus. La vie, après avoir fait un brin de toilette dans la chambre noire, projetait ses petits mystères sur l'écran.

Le jouet se perfectionne. Le jeu vaut cent mille chandelles. L'image se met dans le mouvement. Elle pousse, s'impatiente. Elle part en des courses éperdues à travers le monde. Tout devient galop, poursuite échelonnée, frénésie. La machine s'emballe. Le mystère est automatique. Tous les chevaux sont mécaniques. Tout le monde a la danse de Saint-Guy.

C'est un jeu. Et puis la littérature avec sa Comédie française et son Académie, le roman et le théâtre avec leurs mimes et leurs fantômes se présentent au guichet. L'objectif cligne de la paupière. La caméra s'enduille et chauffe des lunettes noires. La vie est là, simple et tranquille.

Et c'est l'art muet, le septième art avec son frein sur moyen, ses pneumatiques du silence et son côté « lâchez tout » de montgolfière.

Minute ! Il y a la fanfare. Elle éclate. Elle passe de l'œil à l'oreille comme une muscade.

Et le jeu recommence. Un jeu de bruit et de musique. Il n'y a pas assez de grelots, de rires, de bêgalements, de soupers, de tonnerres. Le scénario sera sonore ou ne sera pas. Le mille patites de la pluie, le cornet à piston du ténor, le hoquet du volcan, l'indiscernable crissement du ver de terre, il faut tout entendre.

L'homme se penche sur le son, le salue, l'emprisonne et le délivre.

Mais la musique et le son prennent leur place dans le monde à l'échelle de la vie. Et la vie est là, simple et tranquille, qui t'invite et qui t'aime et te parle à l'oreille avec sa Comédie française, son Académie et son Conservatoire de musique.

Et puis quelqu'un annonce : « La couleur ». Et le prisme se présente en faisant des pointes de cristal. Le prisme avec une orgie de lumière, d'oripeaux et de paysages.

Et c'est et ce sera quelque temps encore le rouge, le jaune et le bleu avec toutes leurs gammes chromatiques.

Et ce sera un jeu, une débâche de couleurs, des illuminations et des feux d'artifices jusqu'à ce que la Comédie française, l'Académie, le Conservatoire de musique et l'Ecole des Beaux-Arts ne viennent annoncer, avec un éteignoir à la main, une sourdine de l'autre et des entraves à chaque pied, que la vie est là, toujours là, en attendant un nouveau jeu.

Celui du relief, par exemple.

### PARIS

♦ Max de Vaucorbeil : deux films en Allemagne à l'usage des Allemands.

♦ Prochain Raimu : Idylle sentimentale, réalisation Pierre Billon, en août.

♦ Quatre-vingt-treize, réalisation Louis Daquin, adaptation Alexandre Arnoux, reporté à l'année prochaine.

♦ Amours, Délices et Orgues, scénario Julien Duvivier, musique Misraki, avec Gisèle Pascal et Jean Desailly, réalisation Berthomieu.

♦ Un court métrage burlesque Carrière tapageuse, scénario Pierre Montazel, réalisation Albert Rémy.

♦ Claude Dauphin, Jean Tisser, Marguerite Moréno : Rendez-vous à Paris, réalisé par Gilles Grangier.

♦ Après Le Diable au corps, scénario Aurenche, d'après Raymond Radiguet, réalisation Autant-Lara, Micheline Presle partira pour Hollywood.

### LONDRES

♦ Sortie de Fric-Frac.

♦ Retour de Sabu dans Black Narcissus : l'Himalaya en technicolor.

### ROME

♦ La Biennale de Venise ouvrira le 30 août.

### HOLLYWOOD

♦ Danny Kaye : La Vie secrète de Walter Mitty, d'après James Thurber, réalisation N. Z. Mac Leod, avec Boris Karloff.

♦ A cause de The Outlaw, Howard Hughes serait mis à l'index par Johnston. Hughes s'installera en Angleterre.

♦ Après sept ans de séparation, le tandem Jeannette Mc Donald-Nelson Eddy se reforme.

♦ Ambre continuera, mais changera de réalisateur ; au lieu de John Stahl : Henri King ou Joseph Mankiewicz.

♦ Zoltan Korda achète les droits de The Gioconda Smile, d'Aldous Huxley.

♦ Life with Father, réalisé par Michael Curtiz, avec William Powell, Irène Dunne et Zasu Pitts.

## CINÉ-CLUBS

### Jeunesses cinématographiques

LES « Jeunesses cinématographiques » ne se sont pas contentées, tout au long de cette année, d'organiser des séances de projection : elles ont complété leur activité par une série de conférences « illustrées » sur les différents problèmes de la réalisation d'un film.

Ainsi, Ch. Spaak ayant un soir parlé du scénario, René Clément, dans une séance suivante, de la mise en scène et de la prise de vues, Françoise Rosay et André Luguet de l'acteur, il restait à examiner, entre autres, la question du montage. Et Bratoneiche vint, mercredi dernier, nous donner de son métier une description précise et vivante.

Les possibilités de l'art du montage sont grandes : à ceux qui prétendent qu'il n'est plus aujourd'hui, qu'un figinoilage des raccords prévus au découpage, Bratoneiche répond que le découpage lui-même n'est qu'un « pré-montage » et, qu'en fait, le réalisateur gagnerait à connaître les lois du montage.

Certains disent que le son a tué le montage ! C'est simple paresse, répond le conférencier : il est en réalité possible de libérer l'image du synchronisme réaliste que paraît exiger le son. Sans doute, le son et l'image ont l'un et l'autre leur tempo propre et il semble hasardeux d'accorder à chacun d'eux une autonomie difficile à concilier avec la vraisemblance de l'action.

Pourtant, on pourrait parvenir très souvent à monter le son et l'image avec plus de liberté, comme le prouve la fin de La Fille du Diable : on se rappelle ce gros plan d'André Clément intercalé dans la conversation de Ledoux et Fresnay, sans qu'il ait été nécessaire d'interrompre le dialogue qui se poursuit à 30 mètres de l'héroïne.

De nombreux extraits de films accompagnaient la causerie de Bratoneiche : Entr'acte, Tempête sur l'Asie, La Roue, La Fille du Diable, etc.

### Cercle Technique

C'EST une bien étrange aventure que celle de David Grey, racontée par Carl Dreyer dans « le Vampyr » : parti à la recherche du propriétaire d'un paquet mystérieux, il est guidé dans ses pérégrinations par des ombres. Jusqu'au jour où le vampire qui terrorise toute la région est tué.

Le film fut entièrement tourné en 1830 dans les environs de Paris. La plus grande partie en est photographiée dans une teinte grisaille où plongent les personnages et les objets, espèce de brume destinée à créer une atmosphère de demi-rêve et de « terreur ».

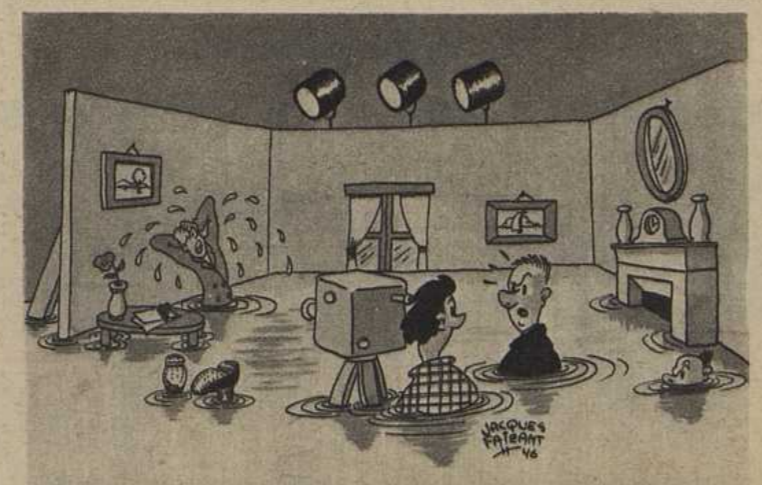
Si l'objet du film nous paraît aujourd'hui rarement atteint, certaines images et quelques trouvailles gardent toute leur puissance, particulièrement cette ronde des ombres du début, qui est l'un effet saisissant.

A. S.

### Ciné-Club de Neuilly

POUR sa séance du 28 mai, qui était la dernière de la saison, ce club projetait Solutions françaises et Jeunes filles en uniforme. G. Magrane, qui présentait les films, mena également les débats. Et ce fut, pendant plus d'une heure, une conversation animée et familière d'une formule excellente puisque, partant d'un sujet précis, critique des films projetés, le jeu des questions et des réponses aboutit, en fait, à un examen rapide de divers problèmes posés par le cinéma.

Pour des raisons indépendantes de sa volonté, notre collaborateur Raymond Barkan n'a pu voir, cette semaine, l'ensemble des journaux filmés : il reprendra, dans notre prochain numéro, sa chronique régulière consacrée aux « Actualités ». Par ailleurs, l'abondance des matières nous oblige à reporter à la semaine prochaine la fin de l'enquête de Jean-Pierre Barrot sur « le cinéma en Alsace et en Lorraine ».



— Je crois que vous n'auriez jamais dû lui faire répéter cinquante-trois fois la scène des larmes...

## LES PROGRAMMES DE PARIS ET DE LA BANLIEUE

### Les films qui sortent cette semaine :

AMANTS, Opérette en couleurs, Jeanette Mac Donald, Nelson Eddy, Frank Morgan (Gaumont-Palace 18). — L'ETIENNE, Réalisation d'Anthony Asquith. Un Russe chez les Anglais, Laurence Olivier, Penelope Ward (Caméo 9). — L'ETRANGE DESTIN, Réalisation de Louis Cuny. Une femme amoureuse ; un mari qui perd la mémoire et la retrouve, Renée Saint-Cyr, Aimé Clariond, H. Vidal, Nathalie Nattier (Vivienne 2, Helder 8, Balzac 8, Scala 10). — L'IDIOT (à partir du 7 juin, Collisée 8, Aubert-Palace 9). Voir notre critique en page 5. — Mlle CRESUS. Film anglais réalisé par Thornton Freeland. Les conséquences sentimentales et policières d'un gros héritage. Merle Oberon, Rex Harrison (Elysées-Cinéma 8). — VIVE LA LIBERTE (Cinéma Presse Ch.-Elysées 8, Radio-Cité Opéra 9). Voir notre critique en page 10.

### L'« Ecran Français » vous recommande parmi les nouveautés :

CHEMIN DES ETOILES (Biarritz 8). — DEMONS DE L'AUBE (Madeleine 8). — LE COUPLE IDEAL, pour l'originalité du sujet (Paremount 9). — L'IDIOT (Collisée 8, Aubert-Palace 9, à partir du 7 juin). — MERVEILLEUSE AVENTURE DE PINOCCHIO (Rex 2, Empire 17). — VARSOVIE ACCUSE (Ciné Champs-Elysées 8).  
 et si vos enfants vous accompagnent :  
 AVENTURES DE ROBIN DES BOIS (Montcalm 18). — LE CAPITAN (Club 9). — MARIE-LOUISE (P. des Fêtes 3, Regina 6, Cinépolis 8, Cinévog-Saint-Lazare 9). — MERVEILLEUSE AVENTURE DE PINOCCHIO (Rex 2, Empire 17). — VOYAGES DE GULLIVER (Lux 6, Lux-Bastille 12).

### et quelques films à voir ou à revoir...

AIR-FORCE (Abbesses 18). — BATAILLE DU RAIL (César 8, Orléans-Pathé 14). — HURRICAN (Sèvres-Pathé 7). — JERICHO (La Royale 8, Cinéma-Opéra 9). — L'OMBRE D'UN DOUTE (Palais-Roch. 18). — MA FEMME EST UNE SORCIERE (Legendre 17). — M. SMITH AU SENAT (Olympic 14, Eden-Levallois, Vox-Lilas). — NOUS, LES GOSSES (St. Obligado 17). — NOUS NE SOMMES PAS SEULS (Bona-partie 6). — OPERA DE QUAT'SOUS (St. 28 18). — ORGUEIL ET PREJUGES (Cinécas Ternès 17). — PARADE DES SPORTS (Casino Saint-Martin 10). — PAYS SANS ETOILES (Miramar 14, Th. Montrouge 14). — PENSION MIMOSAS (St. Universel 2, P. des Glaces 16). — QUATORZE JUILLET (St. Etoile 17). — SYLVIE ET LE FANTOME (Family Aubervilliers, Moulino Issy). — VERTS PATURAGES (St. Ursulines 5, Agriculteurs 9).

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	MATINEES	SOIREES	PERMAN.
<b>1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> — Boulevards-Bourse</b>				
CINEAC ITALIENS, 5, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Rich.-Drouot).	RIC. 72-18	Le Mort qui marche (d.)	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30
CINE OPERA, 32, avenue de l'Opéra (M <sup>o</sup> Opéra).	OPE. 97-52	Les J. 3	14 h. 30, 16 h. 15	21 heures
CINEPHONE MONTMARTRE, 5, bd Montmartre (M <sup>o</sup> Montm.)	GM. 39-36	La Bohémienne (d.)		13 à 24 h.
CORSO, 27, boulevard des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra).	RIC. 82-54	Scarface (d.)		T. L. J.
GAUMONT-THÉATRE, 7, bd Poissonnière (M <sup>o</sup> B.-Nouvelle).	GUT. 33-16	Mission spéciale	15 heures, 17 heures	20 h. 45
IMPERIAL, 29, boulevard des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra).	RIC. 72-52	Leçon de conduite	14 h. 15, 16 h. 15	20 h. 30
MARIVAUX, 15, bd des Italiens (Métro Richelieu-Drouot).	RIC. 83-90	Un ami viendra ce soir	13 heures, 17 heures	20 h. 45
MICHOUDIERE, 51, boulevard des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra).	RIC. 60-33	Lady Hamilton (d.)	15 heures	20 h. 45
PARISIANA, 27, bd Poissonnière (M <sup>o</sup> Montmartre).	GUT. 56-70	Madame et son flirt	P. sem. 15 h. à 24 h.	13 h. à 24 h.
REX, 1, boulevard Poissonnière (M <sup>o</sup> Montmartre).	CEN. 83-93	Merv. Avent. de Pinocchio (d.)	15 h. 30, 18 heures	20 h. 45
SEBASTOPOL-CINE, 43, bd Sebastopol (M <sup>o</sup> Châtelet).	CEN. 74-83	Chasseurs d'espions (d.)	Deux matinées	20 h. 22 h.
STUDIO UNIVERSEL, 31, av. de l'Opéra (M <sup>o</sup> Opéra).	OPE. 01-12	Pension Mimosas	16 heures	20 h. 30
VIVIENNE, 49, rue Vivienne (M <sup>o</sup> Richelieu-Drouot).	GUT. 41-39	L'Étrange Destin	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30
<b>3<sup>e</sup> — Porte-Saint-Martin-Temple</b>				
BERANGER, 49, rue de Bretagne (M <sup>o</sup> Temple).	ARC. 94-56	Chant de l'exilé	J. 15 heures.	20 h. 45
KINERAMA, 37, bd. St-Martin (M <sup>o</sup> République).	ARC. 70-80	Capitaine Blood (d.)		D. 14 à 19 h.
MAJESTIC, 31, boulevard du Temple (M <sup>o</sup> République).	TUH. 97-34	Fille du diable	14 h. 45 D. (2 mat.)	14 h. à 23 h.
PALAIS FETES, 8, raux Ours (M <sup>o</sup> Arts-et-Met.) 1 <sup>re</sup> salle	ARC. 77-44	Marie-Louise (d.)	20 h. 45	P. 14 h-24 h.
PALAIS FETES, 8, raux Ours (M <sup>o</sup> Arts-et-Met.) 2 <sup>e</sup> salle	ARC. 77-44	Espionne de Castille (d.)	14 heures, 15 heures, 16 heures.	20 h. 45
PA-AIS ARTS, 102, bd Sebastopol (M <sup>o</sup> Saint-Denis).	ARC. 62-98	Baie du destin (d.)	15 heures.	20 h. 45
PICARDY, 102, boulevard Sebastopol (M <sup>o</sup> Saint-Denis).	ARC. 62-98	Espionne de Castille (d.)		D.
<b>4<sup>e</sup> — Hôtel-de-Ville</b>				
CINEAC RIVOLI, 78, rue de Rivoli (M <sup>o</sup> Châtelet).	ARC. 61-44	André Hardy s'enflamme (d.)	14 heures	20 h. 30
CINEPHONE-RIVOLI, 117, r. St-Antoine (M <sup>o</sup> St-Paul).	ARC. 95-27	La Bohémienne (d.)	14 heures, 16 h. 30	20 h. 45
CYRANO, 40, bd Sebastopol (M <sup>o</sup> Reaumur-Sebastopol).	ROQ. 91-89	(non communiqué)		20 h. 45
HOTEL DE VILLE, 20, rue du Temple (M <sup>o</sup> Temple).	ARC. 47-56	La Chaste Suzanne	P. 14 à 18 heures	21 heures
LE RIVOLI, 80, rue de Rivoli (M <sup>o</sup> Hôtel-de-Ville).	ARC. 63-32	Gaîtés de l'escadron	14 h., 18 h.	21 heures
SAINT-PAUL, 73, rue Saint-Antoine (M <sup>o</sup> Saint-Paul).	ARC. 07-47	Tentation de Barbizon	T. l. j. 15 heures	20 h. 45
<b>5<sup>e</sup> — Quartier Latin</b>				
BOULMICH, 43, bd Saint-Michel (M <sup>o</sup> Cluny).	ODE. 48-29	Le Jockey rouge (v.o.)	14 h. 30, 16 h. 30	2 soirées
CHAMPOLLION, 51, rue des Ecoles (M <sup>o</sup> Cluny).	ODE. 51-60	Dernière la façade	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 40
CIN. PANTHEON, 13, rue V.-Cousin (M <sup>o</sup> Cluny).	ODE. 15-04	Scarface (v.o.)	14 h. 45, 16 h.	20 h.-22 h.
CLUNY, 60, rue des Ecoles (M <sup>o</sup> Cluny).	ODE. 20-12	Capitaine Blood (d.)	T. l. j. 2 mat.	20 h. 45
CLUNY-PALACE, 71, bd St-Germain (M <sup>o</sup> Cluny).	ODE. 07-76	Vautrin	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 45
MESANGE, 3, rue d'Arras (M <sup>o</sup> Cardinal-Lemoine).	ODE. 21-14	La Marière forte (d.)	15 heures	20 h. 45
MONGE, 54, rue Monge (M <sup>o</sup> Cardinal-Lemoine).	ODE. 51-46	La Ferme du pendu	J. S. D. 15 heures	20 h. 45
SAINT-MICHEL, 7, place Saint-Michel (M <sup>o</sup> St-Michel).	DAN. 79-17	Aventures en Birmanie (v.o.)	14 heures, 16 heures	20 h.-22 h.
STUDIO-URSULINES, 10, r. des Ursulines (M <sup>o</sup> Luxembourg).	ODE. 39-19	Verts Paturages (v.o.)	15 heures	20 h. 45
<b>6<sup>e</sup> — Luxembourg-Saint-Sulpice</b>				
BONAPARTE, 76, rue Bonaparte (M <sup>o</sup> Saint-Sulpice).	DAN. 12-12	Nous ne sommes pas seuls v.o.	15 heures, S. (2 mat.)	21 heures
DANTON, 99, boulevard Saint-Germain (M <sup>o</sup> Odéon).	DAN. 08-18	La Ferme du pendu	15 h., S. D. (2 mat.)	20 h. 45
LATIN, 34, boulevard Saint-Michel (M <sup>o</sup> Cluny).	DAN. 81-51	Ville sans loi (d.)	Deux matinées	2 soirées
LUX, 76, rue de Rennes (M <sup>o</sup> Saint-Sulpice).	LIT. 62-25	Voyages de Gulliver (d.)	15 h., S. D. (2 mat.)	21 heures
PAX-SEVRES, 103, rue de Sèvres (M <sup>o</sup> Duroc).	LIT. 99-67	Solita de Cordoue	L. J. S., 15 h. D. (2 m.)	21 heures

« Ben Hur », pariante, est entièrement nouvelle. On n'a jamais tourné « Le Meilleur des mondes ».

*Camille*

J. VIDAL et Georges PILLEMENT









JENNIFER JONES

Un visage intelligent, un beau regard grave : c'est une des plus remarquables comédiennes du cinéma américain. Après avoir personnifié à l'écran « Bernadette de Lourdes », Jennifer Jones a tourné « The Love Letters » (où on la voit ici) et « Duel in the Sun », un « western » de King Vidor.

**L'ECRAN**  
*français*